

LE MENESTREL

Un Hommage à Richard Strauss

Ces paroles ont été prononcées le 21 octobre au cours de la soirée consacrée aux œuvres de Richard Strauss par l'Orchestre National de la Radio, sous la direction de M. Karl Elmendorff.

PAR l'ampleur, la diversité, la vie ardente de son œuvre, le Maître Richard Strauss n'est pas seulement un des plus célèbres musiciens de ce temps, le plus grand assurément de l'Allemagne contemporaine. Il fut toujours un ami de notre pays, qui, de son côté, l'a toujours chaleureusement accueilli. Quand il vint à Paris diriger ses premiers poèmes symphoniques, Vincent d'Indy en vanta « la générosité d'expression, la sûreté d'écriture déjà magistrale ». Claude Debussy se déclarait « subjugué par la prodigieuse variété orchestrale de *la Vie d'un héros*, par ce mouvement frénétique qui vous emporte là et aussi longtemps qu'il veut. Il faut dire, ajoutait-il, que l'homme qui construisit une telle œuvre est bien près d'avoir du génie ». Si différent qu'ait pu être son idéal personnel, Gabriel Fauré rendait hommage aussi « à ces pages de vigueur, de luxe éblouissant et de charme exquis ». De son côté, Paul Dukas reconnaissait à l'auteur de *Zarathustra* « la double maîtrise de l'orchestre et de la combinaison polyphonique, jointe à de hautes aspirations poétiques ».

Les heures difficiles venues, M. Richard Strauss n'a jamais oublié. En 1916, à Amsterdam, il vantait les mérites de l'enseignement de notre Conservatoire. A Munich, à Berlin, il avait auparavant accueilli maintes œuvres françaises, telles *Louise* et *Pelléas et Mélisande*. Chargé par un éditeur allemand de l'établissement d'une collection de volumes sur l'histoire de la Musique, il faisait spontanément appel au concours qualifié d'Alfred Bruneau et de M. Romain Rolland. Venu à Vichy, en 1935, présider le festival du Conseil permanent pour la Coopération Internationale des Compositeurs, il tenait à rendre à la mémoire de notre Paul Dukas, récemment disparu, un public hommage, plus méritoire peut-être que vous ne le pensez, en dirigeant *l'Apprenti Sorcier*, qu'il qualifiait lui-même devant le micro « un chef-d'œuvre de la musique contemporaine ». Une de ses dernières lettres me disait la joie qu'il se promettait de visiter l'Exposition, la Rétrospective de l'Art français, de revoir nos musées, nos monuments historiques, que de fréquentes randonnées automobiles en France lui ont permis de fort bien connaître. Tel est l'homme, tel est l'artiste que nous sommes heureux de fêter.

Né à Munich, le 11 juin 1864, Richard Strauss était le fils de Franz Joseph Strauss, premier cor à l'Orchestre royal, et de Joséphine Strauss, fille du grand brasseur munichois Pschorr. Sa précocité musicale fut extrême.

Dès quatre ans, il jouait du piano. A six ans, il s'essayait à la composition. En faisant ses études littéraires, il composait des chœurs pour les tragédies de Sophocle, et même une *Symphonie* que le célèbre chef d'orchestre Hermann Lévi fit exécuter par son orchestre. Hans de Bulow, qui avait su distinguer sa valeur, le fit nommer en 1885 à Meiningen, comme chef d'orchestre. Puis, il devint directeur de la musique à l'Opéra de Weimar, où



RICHARD STRAUSS AU PUPITRE

fut joué son premier opéra : *Guntram*, en 1894. Sa principale interprète, la cantatrice Pauline de Ahna, qui avait chanté à Bayreuth le rôle d'Elisabeth dans *Tannhäuser*, ne devait pas tarder à devenir sa femme. En 1897, Richard Strauss était nommé chef d'orchestre au Théâtre royal de Munich, qu'il quitta plus tard pour Berlin, où il fut longtemps directeur de l'Opéra. Il fit, en 1885, la connaissance du musicien Alexandre Ritter, neveu de Wagner, qui lui révéla l'œuvre de Liszt et de Wagner. Le jeune musicien, jusqu'alors formé surtout dans une discipline strictement classique, devint l'admirateur passionné des deux maîtres romantiques... Peu de temps après, Richard Strauss visita pour la première fois l'Italie, qui exerça toujours sur



lui une attirance particulière. Il en revint avec une fantaisie symphonique intitulée *Aus Italien*, pleine déjà de mouvement et de vie. Quelques années plus tard, il fit un long voyage en Grèce, en Egypte et en Sicile. Aujourd'hui encore, après les voyages qui l'ont conduit dans toutes les parties du monde, il partage volontiers sa vie entre sa demeure de Vienne, sa villa de Garmisch, dans les Alpes bavaroises, et les sites enchanteurs de la Riviera italienne ou française.

Une volonté de puissance, un tempérament prime-sautier et ardent, une maîtrise technique singulière, telles sont sans doute les caractéristiques de l'art de Richard Strauss. Les plus significatifs de ses premiers ouvrages : sa *Symphonie*, son *Quatuor* avec piano, sa *Sonate* pour violon et piano, montrent ce qu'il a puisé aux sources traditionnelles. Sa *Burlesque* pour piano et orchestre atteste son sens de l'humour et sa précoce habileté. Sa personnalité poétique et musicale s'affirme dans l'imposante série de ses poèmes symphoniques. La fougue de *Don Juan*, d'après le poème de Lenau ; le sentiment tragique de *Macbeth*, d'après Shakespeare ; l'ampleur émouvante de *Mort et Transfiguration*, sur un poème d'Alexandre Ritter ; la fantaisie tour à tour mordante et plaisante de *Till l'Espiegle* ont assuré leur diffusion mondiale. Quant à *Ainsi parla Zarathustra*, dont j'eus, il y a quelque quarante ans, la bonne fortune d'entendre, tout jeune à Francfort, la première audition, vous venez d'en apprécier la largeur et l'originalité, qui, en 1896, semblaient singulièrement audacieuses. Richard Strauss a su, ce qui n'était pas chose aisée, y maintenir l'unité poétique en opposant les passions humaines à l'impassibilité souveraine de la Nature, et il est resté fidèle à l'esprit de la pensée de Nietzsche par la conclusion incertaine de son œuvre, qui laisse subsister entière l'énigme de l'Univers.

Les derniers poèmes symphoniques de Richard Strauss ont une étendue plus grande encore. Les variations de *Don Quichotte* caractérisent avec éclat les avantages — et certains inconvénients — de la musique à programme. *La Vie d'un héros* satisfait à son titre par sa fière allure, la variété contrastée de ses épisodes, la richesse luxuriante de son instrumentation, et cette force sans cesse en action qui la soutient jusqu'au bout et subjugue ses auditeurs. Dans la *Symphonie domestique*, le maître se met en scène lui-même, avec sa femme et son fils, et transpose musicalement avec bonheur les épisodes successifs d'un sujet qui, pour tout autre que pour lui, eût semblé ingrat et périlleux.

La *Symphonie alpestre*, entendue ce soir et qu'on joue rarement, reste, jusqu'ici, la dernière œuvre symphonique du maître.

Elle dépeint, avec les ressources instrumentales coutumières d'une virtuosité en pleine possession d'elle-même, et une abondance communicative dont le pouvoir est grand, la journée d'un amant de ces hautes cimes que l'auteur connaît bien, puisque c'est devant elles qu'il a choisi son logis de prédilection. Ses proportions, encore plus vastes que celles des ouvrages précédents, n'empêchent pas son plan de rester clair, harmonieux. Une longue tenue des cordes avec sourdines compré- nant, successivement agglomérées, toutes les notes de la gamme de *si bémol mineur*, évoque d'abord le mystère de la nuit finissante. Un thème solennel des cuivres lui répond. Le frémissement progressif de tout l'orchestre chante l'éveil des choses et des êtres, l'appa-

rition fulgurante du soleil. Puis, sur un thème d'énergie juvénile, voici le départ des ascensionnistes auquel succèdent les fanfares de chasse dans le lointain, la montée dans la forêt, la méditation le long du torrent, le ruissellement argenté des cascades, le charme des prés fleuris, des pâturages verts, la solitude des rocs abrupts, la traversée du glacier aux vastes horizons, l'arrivée au sommet neigeux de la montagne, la vision où se combinent, dans leur maximum d'expression, les principaux thèmes de l'œuvre. Brusquement, les nuages envahissent le ciel pur. Précédé d'un calme trompeur, l'orage éclate soudain : éclairs, pluie, grêle font furie. Tout se calme peu à peu. Le soleil descend sur l'horizon. Dans le silence amical de la nature, le cœur humain parle, nous dit une dernière fois ses rêves, ses aspirations juvéniles devenues maintenant sereines, qui se fondent peu à peu dans le voile de la nuit approchante, et le retour des harmonies mystérieuses du début de l'œuvre.

* * *

Dans la seconde partie de sa carrière, M. Richard Strauss s'est surtout consacré au théâtre. Malgré l'influence wagnérienne, bien naturelle en 1894, la partition de *Guntram* reste pleine d'abondance et de chaleur. *Feuersnot*, sur une légende humoristique munichoise, lui succéda en 1891. Puis ce furent tour à tour *Salomé*, créée en 1905 à Dresde, et que M. Pierre Lalo a pu justement saluer alors comme « le drame musical le plus important que l'Allemagne ait vu paraître depuis *Parsifal* » ; *Elektra* qui, malgré la tension de l'atmosphère, conserve une puissance suggestive peu commune ; la délicieuse comédie musicale si profondément viennoise du *Chevalier à la Rose* ; *Ariane à Naxos*, le poème lyrique librement renouvelé de la légende antique, qui vient d'obtenir un si grand succès à Paris pendant la Semaine allemande ; *la Femme sans Ombre*, puissante tragédie orientale, encore inconnue en France, une des œuvres capitales de l'auteur ; l'amusant *Intermezzo*, où réapparaît, comme dans la *Symphonie domestique*, la vie familiale ; *Hélène d'Egypte*, *Arabella*, cette savoureuse réplique, plus intime, mais aussi viennoise, du *Chevalier à la Rose* ; enfin, cette *Femme silencieuse* où Richard Strauss a animé d'une vie surprenante les formes mozartiennes et qui, pour des raisons extramusicales, n'a pas encore eu le sort dont elle est digne. Espérons l'applaudir bientôt à Paris.

Citons trop rapidement maintenant l'exquise partition pour le *Bourgeois gentilhomme* de Molière, des ballets : *la Légende de Joseph*, créée à Paris, *Crème fouettée*, représentée à Vienne ; des ouvrages pour chœurs et orchestre : *Taillefer*, le *Chant des Bardes* et les *Heures du jour*, d'innombrables poèmes et mélodies, où se donne carrière la prodigieuse aisance de plume de l'auteur. N'oublions pas non plus d'intéressantes adaptations d'*Idoménée* de Mozart, des *Ruines d'Athènes* de Beethoven et d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, un Supplément au Traité d'instrumentation de Berlioz, plein de vues pénétrantes et de préceptes utiles.

Indépendamment de sa vaste activité de compositeur, Richard Strauss n'a cessé de poursuivre une carrière non moins brillante de chef d'orchestre. Dès 1889, il collaborait en qualité de chef de chant aux représentations de Bayreuth. Avec sa clairvoyance habituelle,

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Théâtre Saint-Georges. — *Famille*, comédie en trois actes de M. Denys AMIEL et M^{me} Monique AMIEL.

Cette pièce est née, nous disent les auteurs, des conversations à bâtons rompus que ne peuvent manquer d'avoir un père et une fille liés par la plus solide amitié, une amitié de camarades. Et certes, cette comédie franche, gaie, joliment nuancée, reflète bien tout le charme qu'a du avoir cette collaboration. M. Denys Amiel a souvent montré son goût pour la jeune génération; il était juste que celle-ci lui apportât à son tour un affectueux et compréhensif hommage, et l'on ne pouvait rêver, pour cela, plus heureuse ambassadrice.

C'est ainsi que, sur scène, nous voyons une famille unie de la plus tendre façon. Trois jeunes filles, deux grands garçons entourent leurs parents de soins attentifs. Mais cette heureuse maisonnée va passer subitement — catastrophe trop fréquente — de l'opulence à l'extrême gêne. Ce sont les réactions de toute cette jeunesse, se refusant à envisager l'événement sous un jour lugubre et faisant « front » avec une courageuse bonne humeur, qui forment la trame de ces trois actes. Un moment, l'on croit que le bloc fraternel va se disloquer. Nicole, la cadette, est sur le point de mal tourner. Un drame serait-il proche? Mais non, c'est simplement un malentendu. La jeune fille avait surpris sa mère en conversation intime avec un inconnu. Or, tout s'éclaire : l'amant supposé était un frère assez fâcheux, dont on avait tu jusqu'ici l'existence. L'orage s'éloigne, la brebis égarée revient au bercail, et c'est sur le tableau familial le plus touchant que le rideau baisse.

Ce sujet n'est rien, ou peu de chose, mais un dialogue ravissant met en valeur la moindre intention avec une finesse de touche, une adresse qui, constamment, enchantent. Une bonne interprétation, surtout très homogène, ajoute encore à notre agrément. MM. Jean-Pierre Aumont, Gilbert Gill, M^{me} Hélène Perdrière, Maria Fromet, Sonia Batcheff, montrent un enthousiasme juvénile, bien sympathique. M^{me} Jeanne Provost, M. Georges Clarins sont, avec vérité, des parents comme on en souhaiterait à chacun.

Denyse BERTRAND.

Théâtre des Arts. — *6^e Etage*, comédie en trois actes et neuf tableaux de M. Alfred GEHRI.

Rendons hommage, avant tout, à l'effort considérable et digne des plus vifs éloges accompli pour la présentation de la pièce : un décor fort ingénieux de M. Pierre Marquet, une mise en scène extrêmement soignée, enfin une distribution remarquable font honneur à la Direction du Théâtre des Arts et assurent à l'œuvre nouvelle qui nous est offerte le maximum de chances au départ.

Quant à la pièce elle-même, elle est charmante, attendrissante, amusante, et nous montre des personnages pour la plupart poussés à la caricature avec plus d'esprit que de méchanceté. Un jeune étudiant occupe, à l'étage des oiseaux, une chambre qui fait face à une autre chambre où vivent un comptable et sa fille. Sur le palier, tous les locataires se connaissent, et l'étudiant profite de l'absence du comptable pour séduire la jeune

Cosima Wagner avait su distinguer les dons peu communs du jeune musicien, qu'elle considérait déjà comme « destiné aux plus hautes tâches ». En 1894, elle lui donnait un témoignage frappant de sa confiance en l'appelant à monter au pupitre pour diriger *Tannhäuser*. Le jeune étudiant que j'étais, séjournant à Munich pour y apprendre l'allemand, en 1897, se souvient de la sensation que causa, à cette époque, l'apparition au pupitre de Richard Strauss au Hoftheater, pour y donner un *Tristan* et un *Don Juan* saisissants de vérité expressive. Depuis, maints auditeurs français ont conservé le souvenir des magnifiques représentations wagnériennes, mozartiennes, weberiennes, des superbes exécutions beethovéniennes et romantiques dirigées par Richard Strauss à Munich, à Berlin, à Vienne et à Paris, dont il fut plusieurs fois l'hôte fêté, à l'Opéra et dans les Grands Concerts.

A l'occasion de la célébration du cinquantenaire de la mort de Richard Wagner, il réapparaissait à Bayreuth et dirigeait avec une rare pénétration : *Parsifal*. L'an dernier, je le retrouvais à Munich au théâtre de la Résidence, pour *Don Juan*, ce printemps à Monte-Carlo, pour un festival de ses œuvres.

Sans doute, avec l'expérience de la vie et de l'âge, la manière du Maître a-t-elle changé au pupitre, et accorde-t-elle actuellement peu de place à ces effets extérieurs, à cette mimique sans mesure, à ces brusques sursauts par quoi tant de chefs d'orchestre croient devoir nous informer de la véhémence de leurs réactions et du retentissement parfois inattendu des chefs-d'œuvre sur leur propre sensibilité. Mais si le geste du chef, toujours net, est volontairement sobre, son oreille ne passe rien, son œil est partout, voit tout, indique tout. Et ses interprétations possèdent cette vertu essentielle, d'autant plus précieuse qu'elle est devenue, hélas ! plus rare : *la qualité du style*.

Septuagénaire, M. Richard Strauss, n'a rien perdu de sa vitalité et de son activité productrice. Il a récemment terminé un ouvrage lyrique en un acte, d'importantes dimensions, sur un livret de M. Max Grégor, inspiré d'une légende du Moyen Age : *Jour de Paix*, qui verra les feux de la rampe l'été prochain, au Festival de Munich. Il en a fortement avancé un autre, de même durée, sur la légende antique de *Daphné*, qu'annonce le Théâtre de Dresde.

Par l'importance et la variété de son œuvre, la grande allure, la véritable simplicité de l'homme qui s'y reflète, le Maître Richard Strauss reste une des grandes figures de l'art actuel. J'ai pu éprouver personnellement maintes fois les bienfaits de sa bonne grâce amicale et de sa délicate confraternité. Si, comme j'ai des raisons de le penser, il est ce soir à l'écoute, le vaste auditoire de la Radio française s'associera certainement à moi pour lui adresser, avec nos vœux pour son complet rétablissement et la poursuite de son action bienfaisante, l'hommage de notre gratitude, et de notre admiration pour son œuvre et les multiples services, qu'au cours d'une glorieuse carrière, il a rendus à la musique.

Gustave SAMAZEUILH.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encartée dans ce numéro : *Esquisse*, de Jan BLOCKX, petite chanson de style ancien.